

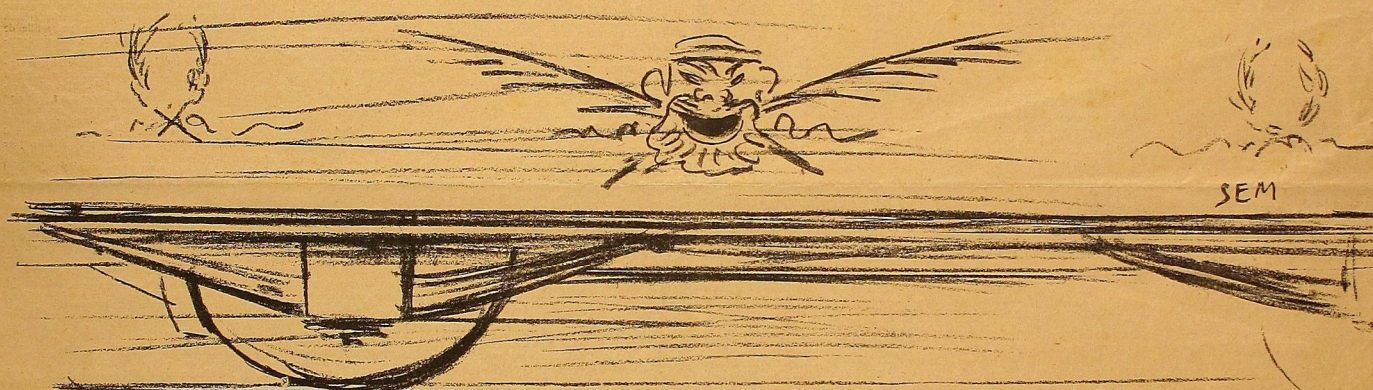
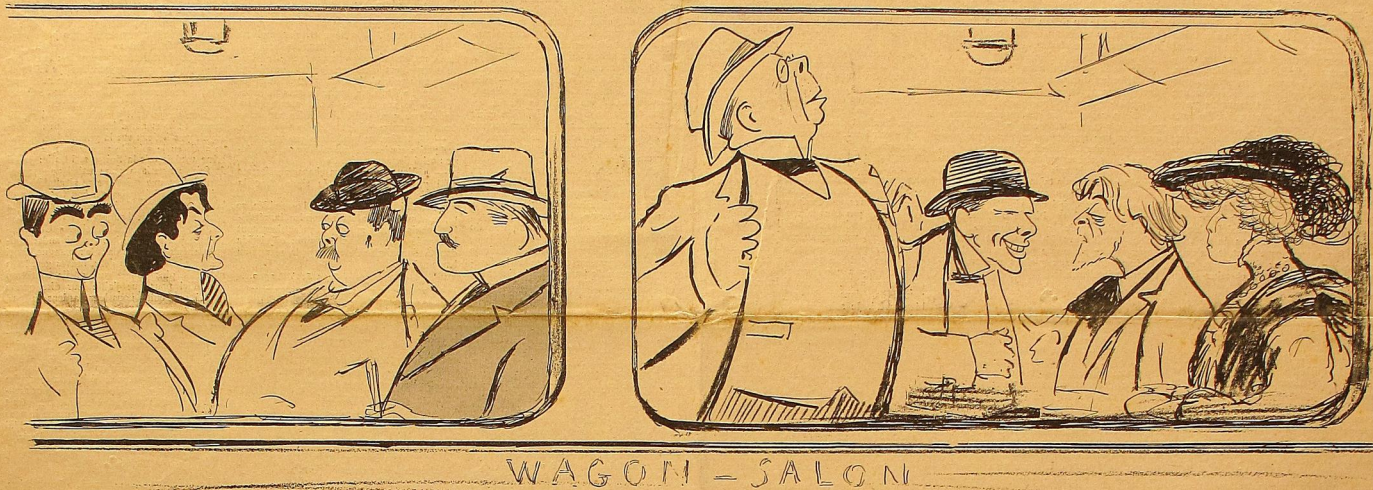
# Le Gaulois du Dimanche



Directeur  
**ARTHUR MEYER**

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS (avec le numéro du Samedi)  
PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un An... 10 fr.  
2, rue Drouot, PARIS



M. Albert Brasseur. M. de Max. M. Adrien Bernheim. M. Lucien Guitry. M. Coquelin aîné. M. Coquelin cadet. M. Mounet-Sully. Mme Sarah Bernhardt.

## LE WAGON DE THESPIS. — Ils rentrent!!!

### Lettres inédites de Prosper Mérimée aux Lagrené

Ainsi que le Gaulois l'annonçait avant-hier, nous publions aujourd'hui quelques-unes des lettres qui font partie de la correspondance inédite de Prosper Mérimée à la famille de Lagrené et dont la publication excite à un si haut point la curiosité des lettres. Nous n'avons pas, à revenir sur l'extrême et savoureux intérêt que présente cette correspondance qui comprend près de cent lettres. Les extraits qu'on va lire ont leur propre valeur. D'abord, seulement, les lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené, précédées d'une excellente introduction et de savantes notes bibliographiques de M. Félix Chénou, sont adressées à trois personnes d'une même famille : au père, à la mère, à la fille encore enfant : c'est-à-dire M. J. de Lagrené, ambassadeur et pair de France ; Mme de Lagrené, née Varinka de Douhensky et qui avait été demoiselle d'honneur à la Cour de Russie et enfin Mlle Olga de Lagrené.

Le régal que nous offrons, en premier, à nos lecteurs, leur paraîtra d'autant plus précieux que les lettres de Prosper Mérimée aux Lagrené, sont tirées à un nombre très restreint d'exemplaires. En effet, l'heureux possesseur de cette correspondance M. Edmond de Lagrené, le diplomate bien connu, obéissant à des considérations que chacun appréciera, n'a accordé son autorisation que pour une édition de 75 exemplaires seulement. Ces exemplaires édités sur papier de luxe, au prix de 50 francs l'exemplaire, sont ornés de dix planches hors texte reproduisant des portraits in-

édits, des dessins, et des autographes de Mérimée. Ils constituent donc une édition d'art que les bibliophiles vont s'arracher. Nous nous empressons d'ajouter que nous transmettrons à qui de droit toute demande que nous recevrons de ceux de nos abonnés qui voudraient posséder ce recueil unique, qui inaugure d'une façon si brillante la saison littéraire.

A M<sup>me</sup> DE LAGRENÉ.

Madame,

Voici le pater bohémien que M<sup>r</sup> de Stroganoff m'a envoyé. Je désirais savoir si la traduction russe est littérale. Autant que j'en puis juger par l'analogie entre les dialectes bohémien que j'ai étudiés et celui-ci, le pater bohémien n'est pas exactement le nôtre. Les premières lignes qui seraient intelligibles pour un bohémien de Cadix se traduiraient ainsi mot à mot :

Dieu notre, tu es dans le ciel ; divinisé le nom sien ; qu'il y ait son royaume ; qu'il y ait sa volonté dans le ciel et sur la terre.

Trouvez-vous cela ? Kuse? That is the question. Il me paraît difficile de pouvoir lire jamais des lettres si étranges, et pour les prononcer je ne doute pas qu'il ne soit nécessaire de se faire faire quelque opération. C'est parce qu'ils avaient des uniformes. Pauvre peuple qui prend ses sentiments d'honneur à l'Ambigu Comique. Expliquez-moi pour le mélange de férocité et de modération qu'on a vu pendant ces quatre derniers jours. Je suis entré avec de Laborde : c'est une maison de la rue Saint-Antoine que les insurgés venaient d'abandonner. Nous avons demandé aux habitants s'ils avaient été pillés ? Nullement. On n'avait pris que les armes. Sur toutes les devantures de boutiques ils avaient écrit à la craie : mort aux voleurs. La Force n'était occupée que par quelques gardes nationaux et pendant 48 heures il se passa d'insurgés complètement par l'écume. Les insurgés leur ont dit : Ne vous mêlez de rien et gardez vos prisonniers. C'était cependant pour l'insulte une recrue de 7 à 800 gaillards solides. Les mêmes hom-

mes compaient la tête des mobiles, les empaillèrent, leur arrachèrent les yeux. Des soldats nous ont dit qu'ils avaient trouvé au Panthéon deux jeunes mobiles qu'on avait enduits d'essence de térébenthine pour les brûler. Le fils de mon ancien professeur de droit, M. Duranton, officier dans la garde mobile a été pendu devant l'école. Le capitaine Mangin, aide de camp du général Brès a été littéralement haché en morceaux, on n'a retrouvé que la tête et le torse. Voilà où en est arrivé le peuple le plus spirituel et le plus poli de l'Europe. Que va-t-on dire de nous ? Pour moi, je ne pense pas qu'à moins de détruire Paris de fond en comble, on puisse jamais rétablir l'ordre en France. La leçon donnée aux factieux pourra leur profiter pendant quelques mois, mais nous n'en sommes pas quittes. Ajoutez à cela les fautes faites et à faire par l'Assemblée nationale, qui de parti pris cherche le mal où il n'est pas. Le présent est bien triste mais l'avenir est encore plus affreux. Je n'ai pas vu M. Th. depuis le commencement de la lagare. Ne croyez nullement à M<sup>r</sup> K. C'est M. M. qui est amoureux de ce côté, amoureux sans espoir, et qui s'en désole. Adieu cher Monseigneur, veuillez présenter mes respects à Mad. de L. et me croire tout votre. Je suis éreinté et ne puis plus remonter ni pied ni patte. J'espère que tout est tranquille chez vous. Le fils de Rémusat a reçu un coup de feu à la jambe, pas dangereux, mais très honorable. Thayer a été amputé du pied.

devinerez sans doute. Nous vivons fort tranquilles sous le régime du sabre. Il est vrai qu'on voulait envoyer dans un monde meilleur une partie de nos représentants au moyen de je ne sais quelle machine infernale, mais après nos quatre jours de massacre, ce sont des aménités qui ne font sourcilier personne.

Th. (1) dit que l'ignorance de ces collègues passe toutes les bornes, mais qu'ils ont envie d'apprendre et qu'il y aura moyen d'en faire quelque chose. Il ne désespère pas de faire adopter deux chambres dans la Constitution au lieu du système Cornélien qui démolit le Conseil d'Etat et ne donne point l'assemblée grave et prudente qu'on voudrait mais qu'on n'ose établir. Tout bien considéré on commence à respirer et la dernière bataille qui était trop triste pour qu'on pût se réjouir de la victoire a rendu un peu de confiance, c'est-à-dire qu'on se flatte de n'être pas pillé ou guillotiné avant d'avoir été prévenu. Le gouvernement est horrible, et si l'on tient compte des difficultés résultant de sa position et de son mauvais entourage il cherche à bien faire. On a recueilli à Vincennes 210.000 fusils. Depuis quelques jours on fait la pêche dans les puits des mauvais faubourgs, et l'on en retire des armes en quantité.

Avant-hier on a saisi 45 fusils chez un sien voisin dénuant en face de ma maison. J'étais loin de me douter que j'avais de si aimables voisins. Enfin ce désastre nous fait assez bien et aura d'excellents résultats. Il arrive des troupes à St-Maur. Tout cela nous promet du repos pour quelques mois, n'est-ce pas une grande amélioration ?

Ce que l'on dit et ce que l'on fait à l'Abbaye à l'occasion de la mort de Châteaubriand passe le fétichisme. Je ne vois les choses que par moi-même. On ne revient pas du calme de Paris. Il trouve trop anguleux que les gens soient trappés en balles sur les barricades pensent à leurs blessures lorsque on s'occupe de se coucher après 80 ans de sommeil. Je ne puis que vous dire les *Mimams d'Outreman* a paru et qu'ils feront fiasco. La littérature est et que les anciens feux allaient se rallumer. Mais vous dire son nom je ne saurais. Vous le

moirte le 24 février. Pour prendre intérêt à des phrases sonores il faut que le canon se fasse.

A la mine.

Paris, 25 septembre [1848].

Madame, il y a un siècle que je veux vous écrire et le courage me manque toujours. Que vous dire en effet de ce pays où il n'y a plus personne, plus de société. Les journaux vous apprendront mieux que moi l'effroyable état où nous sommes. Cela est si triste qu'on n'ose en parler. Nous blâmons les représentants qui croient comme des fous que quel qu'un s'avise de soulever une question brûlante. Les représentants sont comme tout le monde. On a horreur d'une place et la nôtre est des plus laides. Aujourd'hui on répandait de la journée, mais nullement du lendemain. Le Napoléon fera-t-il une résolution demain ou l'ajournera-t-il de quelques semaines, voilà ce qu'on se demande. L'iniquité du gouvernement est extrême. Le général C. a rassemblé aujourd'hui plusieurs représentants et leur a demandé leur concours. Il paraissait fort dévoué. On craint que les 68.000 hommes réunis à Paris ne soient enlevés à la première vue d'un petit chapeau. M. de Tracy, colonel de la 1<sup>re</sup> légion, garantissant qu'il ne pourrait pas faire marcher un homme contre le même chapeau. Quelle misère que tout cela. Il faut toujours un homme aux Français. D'abord ce fut Lamartine, puis Carné. Maintenant qu'ils sont usés, viennent l'inconnu. On prétendait qu'il viendrait demain à l'Assemblée et qu'il demanderait un congé de trois mois, soit pour attendre sa belle, soit pour éviter d'être obligé de délivrer des speeches. On a resté, tout cela n'est qu'un bruit. Personne ne sait qui il est, qui le dirige, qui lui donne de l'argent. On prétend que votre magnanime empire lui donne force millions. S'il en donnait autant qu'on le dit il ne serait pas si riche assurément. Je le trouve très beau dans cette scène du châte-

aux à St-Petersbourg. Croyez-vous que

A M<sup>me</sup> DE LAGRENÉ.

7 juillet 1848.

Madame, veuillez dire à M. L. qu'il est trop mauvais langage. Ne scandalisez point Zinabek. Non M<sup>me</sup> Kalerji n'est point l'objet de M. Th. C'est M. M. qui en était fou. Il a toujours aimé les tours. Mais il a été contraint de lever le siège. On m'assure qu'un homme qui avait exercé un grand empire sur le cœur contenu dans la blanche tour audite, venait d'arriver à Paris et que les anciens feux allaient se rallumer. Mais vous dire son nom je ne saurais. Vous le

(1) M. Thiers.











